



Pascal Picq

La marche

Sauver le nomade qui est en nous

LES GRANDS MOTS autrement

La marche

Pascal Picq

La marche

*Sauver le nomade
qui est en nous*

Éditions Autrement

Collection « **Les grands mots** »,
dirigée par Alexandre Lacroix

© Autrement, un département des Éditions Flammarion,
Paris, 2024 pour la présente édition.
© Éditions Autrement, pour la première édition, 2015.
ISBN : 978-2-0804-4469-1

Pour Gabriel,

Mon petit-fils qui, depuis sa naissance jusqu'à ses promenades dans le jardin, a accompagné et inspiré cet essai. Sa joie de marcher, cette liberté de découvrir le monde sur deux pieds, exprime en quelques mois tout ce qui fait l'unicité et la particularité de l'humanité sur la Terre depuis deux millions d'années : la marche.

À Michel Serres

À ce qui fait la vie et les chemins de la connaissance. À l'époque où, adolescent, je m'évadais chaque été dans le massif de l'Argentière, le pied sûr mais sans aucune idée sur mon avenir, je ne pouvais pas imaginer en lisant, qu'un jour, bien plus tard, je rencontrerais ce représentant d'une espèce très rare : le philosophe marcheur, pour quelques pas et quelques écrits autour de cette question épuisant toutes les réponses : qu'est-ce que l'humain ?

Préambule

Je marche, donc je pense

En 1623, René Descartes fit un pèlerinage à l'église Notre-Dame de Lorette en Italie, pour remercier Dieu de lui avoir inspiré sa méthode. Celle-ci se compare aisément à une démarche à petits pas, de plus en plus petits. Si Descartes reçut sa méthode comme une révélation, et non pas en cheminant pas à pas dans la nature, ce grand esprit, et ses fidèles jusqu'à aujourd'hui, s'est trompé avec une constance déconcertante sur les avancées des sciences de son temps – hormis dans sa physique mathématique – et dans la compréhension des rapports de l'Homme à la nature. Marcher pour penser ou marcher pour se féliciter d'une pensée, là est la grande différence. Les adeptes de l'observation avancent sur les chemins non tracés de l'induction, à l'instar de Francis Bacon et de Charles Darwin, tandis que les autres, ceux qui tracent droit leur chemin guidés par les principes de la déduction, suivent l'exemple de Descartes, appliquant la rigueur de sa méthode au marcheur dans les bois :

« Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés, en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit... »

L'épistémologie, les avancées des connaissances, comme la marche, empruntent les chemins de la raison dont les prémices comme les buts diffèrent.

L'humanité commence avec la bipédie humaine et, comme on va le voir, se déploie grâce à ses propriétés très particulières. Pendant deux millions d'années, d'*Homo erectus* à *Homo sapiens*, différentes espèces humaines se sont succédé les unes aux autres, certaines plus contemporaines, et se sont implantées partout sur la Terre en marchant. Cette évolution qui conduit des populations humaines, riches de toutes les diversités spécifiques et interspécifiques, à s'installer dans tous les écosystèmes reste un fait unique de l'histoire de la vie, et ce grâce à la marche. Car ce qui unit cette humanité diverse, c'est bien sa bipédie singulière. Puis sont arrivés la « révolution néolithique », les inventions des agricultures et de la sédentarité, le travail et de nouveaux moyens de locomotion. Les conditions de nos libertés se situent là. La marche, non plus comme seule nécessité de se déplacer, est indissociable de la philosophie de la liberté et se développe à partir de la fin du xviii^e siècle ; entre la prise de la Bastille et la chute du mur de Berlin. C'est « l'âge d'or de la marche » selon l'expression de Rebecca Solnit dans *L'Art de marcher*, un des livres les

plus érudits sur le sujet. 1789-1989 : la marche de l'histoire n'a jamais connu un tel progrès : celui de la démocratie, de la liberté mais aussi des sciences de la Terre et de la Vie qui bousculent tous les systèmes de pensée traditionnels sur la place de l'Homme dans le cosmos. De la marche des femmes sur Versailles à l'étudiant qui s'oppose à l'avancée d'un char sur la place Tian'anmen s'écoulent deux petits siècles de l'aventure humaine – à peine un dix-millième de l'évolution du genre *Homo*. Mais depuis 1989, année qui a vu tomber tant de totalitarismes dans le monde, il semble pour certains comme Francis Fukuyama, que c'est la fin de l'histoire, et pourtant, elle marche.

Or, comme nous le verrons, qu'il s'agisse d'évolution ou de révolutions, ce sont toujours des marcheurs qui ont changé le monde. On pense à Nelson Mandela qui parcourait plusieurs kilomètres chaque jour, pas à pas, dans sa cellule exiguë. Cet homme marchait car il avait un but, tandis que ses geôliers lui imposaient de casser des cailloux jour après jour sans aucun but ; ce qui rappelle le supplice de Sisyphe si bien décrit par Albert Camus, écrivain de la liberté.

En ce début de *xxi*^e siècle, l'humanité ne serait-elle pas brutalement en danger pour cause de sédentarité pesante ? C'est certainement le pire fléau de notre vie moderne : tout semble fait pour ne plus ni marcher, ni penser. Les philosophes et les sociologues s'intéressant au corps et à ses nouveaux avatars s'inquiètent de ce brusque temps d'arrêt de l'humanité dite moderne, de cette soudaine mise à pied. Dans *L'Adieu au corps*, David Le Breton décrit l'évolution du rôle du corps, de Platon aux projets actuels du transhumanisme, en passant par Descartes. Les avancées des

sciences et surtout des techniques tendent à se substituer au corps, aussi bien pour la sexualité que pour la procréation et, *in fine*, pour tout ce qui tient aux fonctions corporelles, à commencer par la marche. Mais est-ce la seule technique qui nous menace ? Les techniques et les machines constituent-elles un monde de plus en plus autonome qui menace l'humanité ? Serions-nous arrivés au seuil d'un dilemme entre Galatée et Terminator ? D'un point de vue plus philosophique, entre la crainte de Martin Heidegger et l'horreur de la condition de l'homme moderne d'Hannah Arendt ou l'avènement d'un autre monde plein de promesses ? Bertolt Brecht est certainement le plus pertinent quand il nous dit qu'il faut s'interroger avant tout sur les desseins de ceux que les machines servent. En fait, et c'est la conclusion de cet essai, la mise en danger de l'avenir de notre espèce vient moins de toutes les oppressions imposées par les aménagements circulatoires des villes et des campagnes ou des contrôles des machines, que de tout ce qui entrave la marche, trop d'humains ayant déjà sacrifié ce don de l'évolution en ne marchant plus et en se géolocalisant ; c'est le « syndrome de *La Planète des singes* ».

Le jeune milliardaire russe Dmitry Itskov finance actuellement un grand projet d'avatar destiné à « tuer la mort » et à immortaliser l'esprit ou la conscience d'un individu grâce à un transfert sur un ordinateur et une machine. Bien que les objectifs ne soient pas les mêmes, ce projet se rapproche de celui des *trans-humanistes libertariens* de la côte ouest des États-Unis. Ces derniers cherchent à prolonger le plus possible la vie du corps en améliorant ou en substituant les parties défaillantes ; sans un corps réparé et augmenté,

point de salut pour l'âme. Il y a donc encore un lien entre ce corps amélioré et l'esprit. Itskov au contraire pense tout simplement libérer l'esprit de sa prison corporelle. Le rêve de Descartes en quelque sorte, repris plus tard par la science-fiction, dont *2001, l'Odyssée de l'Espace* d'Arthur C. Clarke. La version moderne, le nouvel avatar si l'on peut dire, d'un vieux postulat de la métaphysique occidentale qui fait du corps une geôle qui enferme l'âme. D'un point de vue strictement matérialiste, je me suis toujours demandé comment une entité immatérielle pouvait être prisonnière d'un dispositif matériel, même fait de chair et d'os. Or, selon ces nouveaux thaumaturges, le nouveau dispositif matériel serait bien plus propice pour la liberté éternelle ; voilà donc la métempsychose ressuscitée par la technique. Les idéalistes, ceux que détestait tant Nietzsche, se sont toujours pris les pieds – ou, en l'occurrence les idées mal chaussées, dans les contraintes matérialistes. Et quelle aporie quand ils s'évertuent à trouver un siège anatomique de l'âme, comme la glande pinéale de Descartes, le module cérébral de Owen ou encore le module grammatical de Chomsky.

Mais au fait, ces réflexions n'occultent-elles pas une question fondamentale : d'où vient ce qui fait ce que nous sommes, notre personnalité ? À moins de croire en la transmutation des âmes – la métempsychose –, nous provenons, tout comme les acteurs du transhumanisme, d'une double histoire : celle de l'espèce, la phylogénèse, et celle de la personne, l'ontogénèse. Que serait l'âme d'Itskov sans cette double construction phylogénétique et ontogénétique ? Donner son âme à des avatars dans un désir d'éternité est un pari faustien

qui semble bien incertain. Et surtout : pourquoi ? On nous dit : pour jouir de l'éternité. Quelle jouissance en effet quand on sait que Ray Kurzweil – grand inventeur devenu le pape de la singularité recruté par Google – avale une centaine de pilules par jours et que Dmitry Itskov ne s'octroie aucun plaisir. Woody Allen, le grand philosophe de la vie, n'a-t-il pas raison d'affirmer que « l'éternité, c'est long, surtout vers la fin » ?

D'un point de vue philosophique, cette opposition entre le corps ou des avatars techniques déjà présents en médecine, et l'âme, n'a rien de bien nouveau. Dans le cadre séculaire du dualisme ontologique de la pensée occidentale, les écoles matérialistes et idéalistes s'opposent. Cette longue tradition, qui remonte à Platon et à Aristote, oublie fort commodément tous les présocratiques, notamment les plus matérialistes. Et pourtant, la philosophie marche, comme le montre si bien le célèbre tableau de Raphaël : *L'École d'Athènes*. Au centre, Platon et Aristote avancent d'un pas et d'un index fermes alors qu'autour d'eux trop de philosophes avec leurs écoles respectives semblent immobiles, figés dans leurs systèmes. L'un, Platon, montre du doigt le ciel, et l'autre, Aristote, la Terre. Ma préférence va évidemment vers Aristote et l'école péripatéticienne.

La philosophie et la marche : une folie ?

Il semble que la philosophie soit passée à côté de la marche. En effet, si les péripatéticiens pensaient et marchaient – l'étymologie signifie les deux –, ils étaient toujours dans des contextes urbains. Même les cyniques menaient leurs provocations au sein de la cité.

Franchement, à quoi bon être cynique dans la nature ? Par ailleurs, les rares philosophes réputés marcher en ville, comme Emmanuel Kant à Königsberg ou Søren Kierkegaard à Copenhague, n'étaient en rien des péripatéticiens modernes, sauf Karl Gottlob Schelle, ami de Kant, et auteur de *L'Art de se promener* publié en 1802. Dans *Marcher, une philosophie*, Frédéric Gros nous emmène d'emblée sur les traces de Nietzsche. Serait-il le premier philosophe dont la pensée se construit au fil de ses promenades dans la nature (mais jamais loin d'une ville) ?

« Nous ne sommes pas de ceux qui ne pensent qu'au milieu des livres et dont l'idée attend pour naître les *stimuli* des pages ; notre ethos est de penser à l'air libre, marchant, sautant, montant, dansant, de préférence sur les montagnes solitaires ou sur les bords de mer, là où même les chemins se font méditatifs. » (*Le Gai Savoir*.)

Bien que Nietzsche ne soit pas un penseur de la nature, c'est à son contact que se construit sa pensée, signe de son appartenance à cet esprit de la philosophie allemande marquée par la *Naturphilosophie*, de Johann von Goethe hier à Peter Sloterdijk aujourd'hui. En citant ces deux grands philosophes, j'ai opéré un glissement d'une pensée de la nature à une pensée de l'évolution. On est à l'exact opposé de l'image du philosophe à la française, d'un Jean-Paul Sartre – Simone de Beauvoir l'appelait « mon cher tout petit », assis à une table de café, une vilaine cigarette coincée à la commissure des lèvres. Mais qu'auraient été la philosophie, la littérature et la politique

françaises sans les cafés dont les terrasses envahissent les trottoirs des grands boulevards, ouverts à toutes les marches pour la liberté ?

La philosophie et la littérature française ignorent la nature et, *in fine*, l'évolution. Il y a quelques exceptions notables, comme Jean-Jacques Rousseau, le « cynique des Lumières ». Ainsi, le « naturalisme », courant littéraire de la fin du XIX^e siècle, n'a que faire de la nature. Émile Zola, son fondateur, théorise une nouvelle forme de roman qui doit décrire « scientifiquement » le contexte social et les situations individuelles, s'inspirant en cela des travaux de Claude Bernard. Hélas, deux fois hélas, l'excellence de la biologie française comme le génie de ses écrivains passe à côté de la révolution darwinienne. C'est aux contextes sociaux et aux caractères des personnages que s'applique le naturalisme. Loin d'être une biologie, même de l'âme, il est au contraire lié à l'émergence d'une science de l'Homme et de la société, une sociologie stimulée par le positivisme d'Auguste Comte. Aujourd'hui, l'ennui du naturalisme se mesure à la pléthore des romans de chaque rentrée littéraire, aux centaines de livres sur les affres et les introspections d'auteurs qui nous offrent leurs états d'âme. Qu'ils aillent donc prendre l'air !

Honoré de Balzac mérite pourtant une mention toute spéciale. Son ouverture de *La Comédie humaine* – qui se veut l'équivalent de *l'Histoire naturelle* de Buffon appliquée à la société des hommes – donne un aperçu de l'émergence de la pensée évolutionniste, notamment en France. Comme Goethe, il se passionne pour la marche des nouvelles sciences, et avant tout pour les toutes nouvelles sciences de la vie. Ce grand observateur de son temps possède un regard d'anthropologue

avisé, comme l'illustre son texte jubilatoire intitulé *La Théorie de la démarche* (1833). Balzac y affirme que la démarche est « le prodrome exact de la pensée et de la vie », autrement dit, il s'intéresse à ce qu'elle dit du caractère, de la noblesse ou de la décadence des gens et de leur condition. Il décide alors, dans une approche tout à fait anthropologique, de s'installer sur une chaise d'un café du boulevard de Gand et « d'étudier la démarche de tous les Parisiens qui, pour leur malheur, passeraient devant moi pendant la journée ». Il observe une telle diversité d'allures qu'il se rend compte qu'il serait impossible de publier sa théorie en moins d'une douzaine de volumes, illustrés d'un millier de planches. Il se compare en cela au botaniste qui, ayant collecté trop de plantes, les abandonne à une vache. Rousseau, fin botaniste qui herborisa un temps avec Jean-Baptiste de Lamarck, se plaignait de la même manière, de ne pas pouvoir noter et publier toutes ses observations et toutes ses impressions. C'est Charles Darwin qui, le premier, comprend que ces diversités proviennent d'une double histoire naturelle et sociale et qu'elles constituent la matière première de l'évolution, et, avant tout, l'évolution vers la marche. Cependant, même Darwin n'aurait pas imaginé la diversité des bipédies, qui ont constitué l'évolution humaine. Il faudra pour cela attendre, bien plus tard les *Variations sur le corps* de Michel Serres.

Balzac, comme quelques grands auteurs du XIX^e siècle, se passionnait pour les jeunes sciences de la Terre et de la Vie, aux mondes tout juste ouverts par la paléontologie comme à ceux révélés par les scientifiques-explorateurs, tous de grands arpenteurs des paysages. Mais je ne cache pas ma déception quand, au fil de mes

lectures pour préparer ce livre, je n'ai rencontré aucune référence aux scientifiques, même dans les anthologies les plus documentées. L'engouement pour la science est passé de mode et *Les Particules élémentaires* de Houellebecq, pour citer un des rares romans de notre temps évoquant des sciences, n'en livre pas une vision enchantée. N'est-ce pas le sentiment de l'impossibilité de partir déambuler de par le monde qui nous effraie plus ou moins consciemment ? Sylvain Tesson nous apporte la preuve du contraire. Un jour, le hasard a fait que je me suis retrouvé à déjeuner en face de lui et de Christophe Ono-dit-Biot. L'un parcourt le monde et l'écrit tandis que le roman de l'autre, *Plonger*, contient des passages saisissants sur un monde qui se ferme à la marche et à l'émerveillement. Pour les scientifiques, c'est l'impossibilité d'aller chercher des fossiles ou d'aller étudier les peuples traditionnels poussés vers l'extinction ou les derniers groupes de grands singes sur une planète de tous les dangers.

Sur quels chemins insoupçonnés peuvent conduire la marche et l'observation ? Edgar Poe, grand marcheur, témoigne du plaisir pris à regarder les foules des passants de Londres dans la nouvelle *L'Homme des foules*. Au commencement, l'agitation des piétons donne l'impression de se disperser dans tous les sens. Puis l'attention se tourne vers des allures plus distinctes, plus précises. L'observation des individus, de leurs statuts ou catégories sociales permet d'établir une sociologie des marcheurs. Il fixe ensuite son attention sur un individu qui lui semble étrange, se lève, le suit et plus la foule s'éclaircit, plus le mystère s'épaissit. Dans ce texte publié en 1840 et traduit par Baudelaire en 1855, on reconnaît la démarche des

scientifiques naturalistes. En effet, ces derniers parviennent à dégager des catégories – les classifications, et à ouvrir d'autres voies de la connaissance, dont celles de l'évolution et des origines, alors que d'autres se contentent d'observer la diversité.

Balzac fustige les professions et les corps immobiles, surtout les magistrats du siège et loue l'exception de Montesquieu et son caractère dynamique. *L'Esprit des lois* ne pouvait germer ailleurs que dans un corps courant et chevauchant les campagnes. Balzac est un anthropologue évolutionniste avant l'heure puisqu'il s'intéresse aux controverses sur la transformation des espèces, même si en son temps on est loin d'imaginer ce que sera l'histoire de la lignée humaine. Cependant, je ne résiste pas au plaisir de citer son ontogénèse de la marche et de la pensée :

« ... si donc la pensée affectionne un tuyau de notre machine au détriment des autres, et y afflue si visiblement, qu'en suivant le cours de la vie vulgaire vous la trouvez dans les jambes chez l'enfant ; puis, pendant l'adolescence, vous la voyez s'élever et gagner le cœur : de vingt-cinq ans à quarante ans, monter dans la tête des hommes, et, plus tard, tomber dans le ventre. »
(*Pathologie de la vie sociale*)

Balzac conclut cette réflexion en soulignant que rien de grand dans l'histoire de l'humanité ne s'est fait sans un mouvement excessif, qu'il soit physique ou moral, et encore mieux quand les deux marchent du même pas. Il en va ainsi des révolutions, au risque de chuter, mais de toujours recommencer : « Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire ; le nez dans le ruisseau, c'est la

faute à Rousseau. » Voilà qui fait raisonner les révolutions de 1830 et de 1848. Les insurgés – comme on les appelait – opposèrent une résistance farouche grâce à des barricades dressées dans des ruelles étroites. Après le coup d'État de Napoléon III en 1851, le baron Haussmann entreprit les grands travaux que l'on connaît. On dit que l'intention était de faciliter les manœuvres des troupes pour réprimer les insurrections. Mais on remarque aujourd'hui que ces grandes avenues favorisent les manifestations, les marches de la démocratie. On ne change pas aussi facilement l'âme d'un peuple les pieds ancrés dans la liberté, comme on a pu le constater lors de la manifestation du 11 janvier 2015. Le naturalisme ne se préoccupe ainsi que de faits humains, au cœur d'une période – la fin du XIX^e siècle, qui entre dans une phase d'urbanisation avec des changements sociaux considérables. Un de ces changements est l'invention de la promenade, qui investit les espaces urbains et mélange les groupes sociaux selon des codes subtils qui n'ont plus rien à voir avec les promenades aristocratiques dans les parcs des grands châteaux ni les balades mondaines comme celles de Port-Royal ou des Tuileries. Par une vilaine farce de l'histoire, la théorie de Darwin arrive en France avec la traduction des livres d'Herbert Spencer par Hippolyte Taine, autre grand marcheur et chantre du naturalisme. Spencer est le fondateur du darwinisme social, très éloigné de la pensée de Darwin qui, on le sait aujourd'hui, n'appréciait guère ce personnage. Ce fait historique a une conséquence considérable : toutes les sciences humaines en France persistent à renier le « biologisme darwinien » en se fondant sur cette erreur historique.

Nietzsche s'intéressait aux travaux de Darwin. Il possédait ainsi le traité intitulé *De la variation des animaux et des plantes à l'état domestique* de 1868, un livre très technique peu lu hors des cercles scientifiques, et a été influencé par *La Filiation de l'Homme en relation avec la sélection par le sexe*, dans sa traduction allemande de 1872. Dans *La Généalogie de la morale* (1877), il explique concevoir la morale comme une « exégèse du corps » et se réfère à Darwin. Il admet l'idée darwinienne selon laquelle les origines des principes moraux résident dans les instincts sociaux des hommes et de leurs ancêtres. Il est donc moniste et ne sépare pas l'évolution du corps et de l'esprit. Voilà le péché ontologique, pour ne pas dire originel, de Darwin qui avait parfaitement saisi les conséquences de ses travaux sur la tradition du dualisme de la métaphysique occidentale.

À cette époque, la pensée allemande, qui n'est pas darwinienne, domine les théories de l'évolution, avec notamment Ernst Haeckel à qui on doit le célèbre aphorisme « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse ». C'est ce dernier qui est à l'origine de la théorie des origines de la marche et de l'homme descendant tout droit des arbres. Nietzsche, pour sa part, sur la fin de sa période encore lucide, s'éloigne de la théorie de Darwin : il est évident que la théorie de la volonté de puissance s'accommode mal du concept de sélection naturelle, même dans sa dérive la plus courante et stupide de la sélection du plus apte ou du plus fort. Presque un siècle s'écoule avant que quelques philosophes, comme Patrick Tort, ne s'intéressent vraiment, rationnellement et épistémologiquement, à Darwin.

Ecce Homo est le dernier livre écrit par Nietzsche en 1888, publié après sa mort en 1908. Mal reçu, ce premier essai à la fois autobiographique et philosophique reste mis au ban des études de philosophie. Certains y décèlent les premiers symptômes de la folie. Cependant, Nietzsche a conscience des mauvaises interprétations de son œuvre et craint d'être rangé parmi ses adversaires, à commencer par les idéalistes. C'est pour la même raison que Darwin avait décidé quelques années plus tôt de rédiger son autobiographie destinée à ses enfants, afin qu'ils comprennent son parcours et ses travaux. Il est en effet le témoin conscient des dérives de sa théorie dans le champ social, à la fois avec Spencer et, avec ce qui deviendra le « racisme scientifique », mélange du surhomme nietzschéen et de conceptions évolutionnistes détournées. L'association contre nature des détournements des pensées darwinienne et nietzschéenne sert de socle aux pires maux de l'humanité qui stigmatisent le xx^e siècle (racisme, eugénisme, nazisme...). Voilà dans quelle folie sombre la première entreprise philosophique qui lie un philosophe marcheur et la nature.

Au fil de mes lectures, je constate que la philosophie s'intéresse à la bipédie davantage eu égard à son statut ontologique qu'en regard de la marche et de la pensée. Peu de philosophes se revendiquent d'ailleurs comme des penseurs pratiquant la marche ; le corps est perçu comme dominant le monde par sa stature, et non pas comme un corps allant par le monde en quête de nouvelles idées. Michel Serres fait exception avec une œuvre qui passe par Hermès – le dieu de l'Olympe qui, dans l'acception de Serres, passe par les chemins inattendus des sciences et instruit la

société – et se poursuit sur les chemins des théories de l'évolution, sans avoir de destination en tête et en laissant cours aux contingences. Quel philosophe oserait publier un livre sur le corps avec une dédicace honorant ses professeurs de sport et ses guides de haute montagne ? L'élévation de l'esprit ne se dispense pas de celle du corps et de la marche. Seuls celles et ceux qui ont gravi des cols et des sommets savent que si le but à atteindre se dessine nettement dans la pureté du ciel, les chemins pour y arriver sont sinueux et défient le temps, tel Pétrarque qui, au ^{xiv}^e siècle, décrit dans une lettre à un ami cette expérience d'humilité et de volonté à la suite de son ascension du mont Ventoux.

Rebecca Solnit constate que si de nombreux philosophes ont beaucoup marché, peu ont appliqué leur réflexion à la marche. Cette activité universelle se retrouve dans une expression croisée au fil de mes lectures : la marche, une philosophie abordable. Et puisque j'ai évoqué Darwin, on connaît peu ses grandes compétences en philosophie, nourries souvent des Lumières écossaises ou de ses contemporains. Il admirait Thomas Hobbes, Jeremy Bentham ou encore John Stuart Mill, de grands marcheurs. Hobbes avait fait aménager un encrier dans le pommeau de sa canne pour noter ses impressions et ses idées venues au cours de ses promenades.

Au pied de la lettre

Il en va autrement pour les poètes et les romanciers. Ainsi, depuis la parution du livre *Marcher, une philosophie*, par Frédéric Gros en 2009, on assiste à un

renouveau du goût pour les écrits de voyageurs. Le superbe recueil *Écrivains randonneurs*, d'Antoine de Baecque publié en 2013, témoigne de ce nouveau regard sur les auteurs et leur goût pour la marche. Or, il y a un paradoxe chez ces écrivains : ils affirment trouver l'inspiration et préciser leurs idées dans la marche à l'instar de Rousseau. Cependant, il est impossible de lire et d'écrire quand on marche. Combien d'auteurs s'attristent de ne pouvoir prendre en note toutes leurs sensations et toutes leurs observations. Certains y arrivent en cheminant entre paysages et littérature, comme Julien Gracq avec ses *Carnets du grand chemin*. Gracq est un auteur promeneur qui nous invite, avec un style éblouissant, à toutes les lectures, des plus érudites au plus buissonnières, nous offrant une superbe exégèse cartographique des écrivains. Chacune de ses phrases nous invite à un cheminement inattendu. Dans *En lisant, en écrivant* (il a oublié en marchant) on trouve cette remarque sur la philosophie occidentale :

« L'homme y est systématiquement envisagé, par rapport au monde, dans son écart maximum. Tous les états où cette tension antagoniste se relâche : sommeil, rêve, états mystiques, contemplatifs ou végétatifs, sentiment de participation ou d'identification des civilisations sauvages, ou de certaines maladies mentales, ont été par elle opiniâtrement dévalués. »

Jean-Jacques Rousseau comme Henry David Thoreau, ou encore Nietzsche, abhorrent les bureaux et tous les cabinets d'enfermement de la pensée. Dans l'opuscule/manifeste *De la marche*, Thoreau rappelle

une anecdote : un jour, un visiteur se présente à la demeure de William Wordsworth, quelque part dans le nord de l'Angleterre. William Wordsworth est le précurseur de la tradition des écrivains voyageurs, qui aiment se promener autour des lacs, et il fonde en chemin, avec son ami le poète Samuel Taylor Coleridge, le genre littéraire des lakistes. Donc, notre visiteur arrive, mais l'écrivain est en balade. Contre mauvaise fortune bon cœur, il demande à la domestique la faveur de voir son bureau. Elle l'entraîne dans une bibliothèque et lui dit : « Voici sa bibliothèque, mais son bureau est en plein air. »

Thoreau n'est pas un mystique, mais il est empreint d'une mystique de l'ouest. Il estime que le chemin invite à se diriger vers le soleil couchant. Cela se comprend aisément dans le contexte de la conquête de l'Amérique et de la « frontière », et s'inscrit aussi dans la tradition des grands pèlerinages, comme celui de Saint-Jacques de Compostelle vers le « Finistère » (la fin des terres à l'ouest) de la Galice. Aller vers l'est, c'est revenir vers les origines, au risque de rencontrer les cavaliers de l'Apocalypse : jamais un conquérant ou un peuple, à l'exception d'Alexandre le Grand, et seulement temporairement, n'a réussi à s'implanter d'ouest en est au cours de l'Histoire. Aller vers le nord implique de pénétrer des régions aux climats violemment contrastés au fil des saisons, comme les disproportions entre la durée des nuits et des jours, des régions où d'immenses forêts servent d'ultimes refuges aux mythes celtiques et wagnériens. Aller vers le sud est davantage affaire d'aventuriers, d'explorateurs à la recherche de l'exotisme ; c'est une direction plus propice aux grands récits de voyage qu'à

la philosophie, à l'exception de l'appel des déserts et des ermites marcheurs comme Théodore Monod, le grand explorateur des déserts, qui finit par douter, au bout d'un long chemin de réflexion et de sagesse, de notre humanité.

Évoquer Rousseau et Thoreau ne se limite pas à jouer de la rime. Ces deux auteurs, par leurs marches et leurs écrits, ont contribué aux changements de nos sociétés. C'est au cours de ses longues pérégrinations que Rousseau conçoit un de ses textes majeurs, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. C'est un des premiers écrits à évoquer des « origines » de la société qui ne sont pas d'ordre métaphysique, ce qui signifie que les sociétés peuvent et doivent changer. Thoreau est le premier à conceptualiser le principe de *désobéissance civile*. C'est lui qui a ouvert la voie à toutes les marches de la liberté, celle de Gandhi comme celles des droits civils de Martin Luther King. La marche ouvre les voies de la liberté, et permet à la fois de la faire entendre et de la faire triompher. Aujourd'hui, nous marchons de moins en moins et c'est bien notre liberté qui est en danger. Espérons que le sursaut de la manifestation du 11 janvier 2015 ne soit pas le chant du cygne de la liberté en marche. Marcher, c'est arpenter les terrains des fondements, ceux des origines, pour faire évoluer les sociétés humaines. Cet essai s'inscrit dans cette voie : montrer que tout humanisme commence par la marche.

Parmi les philosophes qui marchent, on distingue ceux des villes et ceux des campagnes. Quand ils sont des marcheurs des villes, tel Emmanuel Kant, ils se mettent au pas de leur système philosophique – on l'a vu aussi pour Descartes. Kant réglait ses horaires

et ses marches comme un métronome. On dit qu'une des rares fois où il s'écartât de son cheminement ritualisé, ce fut pour quérir le *Discours sur les inégalités* de Rousseau. Ainsi, seul un philosophe marcheur a pu faire dévier Kant. Quant à Rousseau, ses marches s'opposent au contraire à toute idée de méthode ; c'est une philosophie de la nature. Nietzsche pour sa part se montre plus méthodique, prenant la précaution de noter sur un carnet les idées lui venant au fil des chemins, car les idées comme les pas s'effacent rapidement. Il semble bien qu'à quelques exceptions près, et contrairement à la diversité des poètes et des écrivains marcheurs, la philosophie se soit souvent passée de la marche.

Les chemins d'Aden et d'Hadar

Le personnage le plus fascinant de la littérature et de l'aventure est Arthur Rimbaud, le poète « aux semelles de vent », selon son ami Verlaine. Rimbaud ne tenait pas en place, franchissant dès l'adolescence des distances de plusieurs centaines de kilomètres entre la Lorraine, la Belgique et Paris. Plusieurs fois, il est arrêté pour vagabondage. Appréhender une personne parce qu'elle va par les chemins sans ressources, si ce n'est celles de la liberté et de l'errance, témoigne de la crispation d'une société. Le délit de vagabondage apparaît dans le code pénal en 1810 et décrit les vagabonds comme des gens sans ressources, ni domicile, ni profession habituelle. La punition est l'enfermement, la privation de leur seul bien, la liberté de marcher. Cet article est aboli en 1994. En effet, les « clochards célestes » ont disparu il y a trop

de lustres. Depuis, on a inventé les SDF, dont beaucoup travaillent, ou touchent une retraite ou diverses pensions, mais d'un montant insuffisant pour pouvoir se loger. Le délit de vagabondage est supprimé, alors que la spéculation sur l'immobilier, par nature l'antithèse de la marche, met des gens à la rue.

Rimbaud passe les dernières années de sa vie du côté d'Aden. Il vit de petits boulots, de commerces opportunistes et de peu. Voulant faire fortune, il monte une longue expédition au travers du désert d'Abysinie pour livrer des armes à un potentat local du côté d'Harar, ce qui promet une longue marche harassante. L'aventure échoue et il s'en tire avec une méchante blessure au genou. Après un périple pénible, il finit par rejoindre Marseille où il meurt quelques mois après une amputation. Sur l'avis de décès on lit : « Né à Charleville et mort de passage. » Poète et vagabond, il m'évoque cette magnifique chanson de Léo Ferré : *Poète, vos papiers !*

C'est encore dans la Corne de l'Afrique que se joue, presque un siècle plus tard, une autre grande aventure de marche. Le célèbre paléanthropologue français Camille Arambourg organise une grande expédition pour explorer les terrains fossilifères de cette région alors que, jusque-là, toutes ont été décimées par les farouches Danakil. Il décide de partir sans armes, marche pacifique et scientifique qui permet d'identifier des sites prometteurs. La Seconde Guerre mondiale fige les recherches. Il faut encore attendre quelques décennies pour qu'une autre expédition menée par « quatre garçons dans le vent » – Yves Coppens, Donald Johanson, John Kalb et Maurice Taieb – et leur collègue Tom Grey découvre, en marchant de

bon matin dans le désert, un assemblage exceptionnel d'ossements d'un individu en 1974 : la célèbre Lucy, alias *Australopithecus afarensis*. Son nom se réfère à la région des Afars dans le désert de Hadar et son prénom s'inspire de la chanson des Beatles *Lucy in the Sky With Diamonds*. Cette découverte nous a permis d'apprendre que pour la lignée humaine tout a commencé par la bipédie et en Afrique. Aujourd'hui, les paléoanthropologues continuent leurs prospections à pied dans les déserts, comme on peut le voir dans le très beau film *Sur la piste d'Abel* avec l'expédition paléontologique dirigée par Michel Brunet au Tchad. Au lieu de contempler les étoiles dans l'immensité du ciel, comme les poètes, ils recherchent des fragments fossiles témoins du temps de l'évolution. Plus terre à terre, certes, mais toujours à pied et foulant les imaginaires du temps et de l'espace ; les fossiles durant le jour, les étoiles pendant la nuit. Qui a dit que la science désenchant le monde ? Certainement pas les poètes aux pieds nus.

La plus grande des révolutions est celle de l'évolution. Ce n'est évidemment pas un hasard si tous les penseurs de notre modernité se sont autant intéressés à la nature, à ce qu'elle est et à ses changements. Les glissements polysémiques entre les deux termes *évolution* et *révolution* en témoignent. *Évolution* décrit en premier lieu l'idée de mouvement, donc une action intentionnelle et dirigée, comme sur un champ de bataille. C'est au cours du XVIII^e siècle que le terme apparaît pour caractériser l'idée de changement soumis à des lois naturelles, à l'image du développement de l'individu. Charles Lyell, le fondateur de la géologie moderne, l'introduit en géologie au début du XIX^e siècle. Lui